- ***Libération***, le 2 février 2023

« Une des présentations les plus complètes du mal, dans ses multiples dimensions. . »

LIVRES/

Le mal, des maux

Dans deux essais complémentaires, Susan Neiman et Frédérique Leichter-Flack interrogent les définitions et les formes du mal à travers l'histoire de la philosophie et la littérature.

Par
ROBERT MAGGIORI

Si le Verbe, que l'on dit être au début, était d'un Malin, d'un diable – dont le nom même renvoie à la séparation, la zizanie, la discorde – alors les choses seraient simples. A sa volonté mauvaise, à ses tours infernaux, son cynisme et sa cruauté, on devrait tout le mal, celui que la nature fait aux êtres humains, celui que les êtres humains font à la nature et à d'autres vivants, celui que les humains font aux autres humains. Les hommes, pervertis, résulteraient innocents, parce que mus par une force plus forte qu'eux, diabolique justement. Mais il semble qu'au début le Verbe ait été d'amour, de justice et de paix – parole d'un Dieu dont la perfection aurait empêché qu'il crée ou fît le mal, à la nature et aux hommes. C'eût été pratique pour tant de lui attribuer la responsabilité de tout le mal que les humains commettent ici bas. Mais il s'est bien gardé de créer une espèce humaine uniquement capable d'accomplir le bien ou uniquement capable de perpétrer le mal: au lieu de la faire bonne ou mauvaise, dans son infinie sagesse, et sa sagacité, il l'a faite *libre*, c'est-à-dire capable d'opter elle-même pour le bien ou pour le mal, et, dès lors, porter sur ses seules épaules le fais de la responsabilité.

On ne sait comment le même Dieu a pu se débrouiller avec le «mal naturel», autrement dit s'il a aussi fait la nature libre et lui a transféré la «responsabilité», par ses typhons, ses pluies torrentielles, ses sécheresses, ses vents destructeurs, ses éclairs incendiaires, de faire tant de mal aux communautés animales et humaines. Peu importe : le fait est que la présence du mal, qu'il soit naturel, physique, métaphysique, moral, n'est problème que pour l'homme, et n'a cessé d'obérer sa conscience, d'obnubiler sa pensée, de gangrener son existence. *«Plus les hommes se sont vu attribuer la responsabilité du mal, moins l'espace humain a semblé en mesure de l'assumer.»*

LES RESSORTS LES PLUS SECRETS DE LA CRUAUTÉ

Mais quand a-t-on établi la césure entre le mal naturel et le mal moral, quand a-t-on cessé, pour en changer l'homme, d'attribuer la responsabilité des deux à Dieu ? Il est possible de répondre à ces questions. La philosophe américaine Susan Neiman (née en 1955 à Atlanta, elle a obtenu son doctorat à Harvard, sous la direction de John Rawls et Stanley Cavell, avant d'enseigner à Yale et Tel-Aviv, de diriger le Forum Einstein à Potsdam et d'entrer à l'Académie des sciences de Berlin-Brandebourg) le fait dès l'ouverture de *Penser le mal*. Mais en avertissant que tout reste à dire, qu'il faut encore rendre raison de ce qui souvent dépasse la raison, et entendre que devant la question du mal *«nous nous retrouvons sans boussole»*, parce que, paradoxalement, elle est tout à la fois un point aveugle pour la pensée et *«la force directrice de la pensée moderne»*.

A ce même problème s'intéresse Frédérique Leichter-Flack (1), professeure des universités au Centre d'histoire de Sciences-Po Paris, laquelle, dans *Pourquoi le mal frappe les gens bien ?*, propose une approche plus sensible du *«scandale»* du mal, et de la perte de sens qu'il provoque, en faisant appel, plutôt qu'à l'histoire de la philosophie comme Susan Neiman, à la littérature, à Shakespeare, Maupassant, Charlotte Brontë, Tchekhov, Kundera, Yourcenar, Philip Roth, Zvi Kolitz, Camus, Kafka…

Sans doute a-t-on oublié, non les milliers de victimes, mais les répercussions considérables qu'en 1755 le tremblement de terre de Lisbonne – aujourd'hui catastrophe naturelle, alors *«incarnation du mal»* – eut sur la vie intellectuelle européenne, et la philosophie elle-même. C'est pourtant le moment où, selon Neiman, prend fin la *prémodernité*, qui posait la question du mal en termes théologiques *(«comment Dieu peut-il permettre un ordre naturel qui fait souffrir tant d'innocents ?»)*. Et qu'apparaît avec les Lumières une *«modernité»* dans laquelle le «mal naturel» n'est plus que phénomène de nature et n'a plus rien à voir avec le mal, la volonté mauvaise, l'intentionnalité méchante, et où le seul mal est celui que l'homme fait. Ce «mal moral» ne fait pas totalement l'analyse : la psychologie, la philosophie, plus tard la psychanalyse, ne revêtement pas bredouilles lorsqu'elles fouillent l'âme humaine pour y dévouvrir les ressorts les plus secrets de la cruauté, de la haine, de la bestialité, de la méchanceté, de la volonté de blesser, de mortifier ou d'humilier. Mais qu'arrive-t-il (c'est arrivé au XXe siècle : Neiman nomme l'événement *«Auschwitz»*) lorsqu'on se trouve devant une *«malfaisance absolue qui ne laisse aucune place ni à l'explication ni à l'expiation»*, lorsque le mal devient «radical» et frappe des personnes non parce qu'elles auraient fait quelque chose (y compris quelque chose de mal que l'on voudrait venger), mais juste parce qu'elles *sont* ? *«Quelle est la différence entre une action qualifiée de malfaisante et une action qualifiée de crime contre l'humanité?»*

> Plus le mal est radical, ou absolu, moins il se laisse prendre par des concepts : son omniprésence met en crise toute tentative de conférer à la réalité une intelligibilité, une structure rationnelle.

LE «SILENCE QUI ENTOURE HIROSHIMA»

Du mal naturel au mal moral, du mal moral au mal radical : ce sont les «scansions» d'une telle histoire que Neiman reconstruit, en les repérant dans les œuvres des philosophes. Ce qui l'intéresse, cependant, ce n'est pas de trouver une définition du mal, ni la *«propriété intrinsèque»* qui serait la sienne. *«Désigner un objet comme le mal revient à dire qu'il ébranle notre confiance dans le monde.»* D'où l'objectif que se pose la philosophe américaine : *«Interpréter les différentes réponses apportées au problème du mal comme des outils pour comprendre ceux que nous ●●● sommes devenus au cours des trois siècles qui nous séparent de l'aube des Lumières.»*

Dans le mal, il en va aussi, en effet, de *«notre compréhension de nous-mêmes et de notre place dans le monde»*. Mais plus le mal est radical, ou absolu, moins il se laisse prendre par des concepts : son omniprésence met en crise toute tentative de conférer à la réalité une intelligibilité, une structure rationnelle, et rend difficile, sinon impossible, de donner un sens à l'être, à l'existence, à la coexistence sociale, à l'histoire. C'est pourquoi Neiman convoque les philosophes en les classant selon la manière dont ils pensent le mal, mais également selon la nature des réponses qu'ils apportent à des questions telles que celles-ci : *«Y a-t-il un autre ordre, meilleur, que celui dans nous faisons expérience ?» – «La réalité est-elle épuisée par ce qui est, ou laisse-t-elle de la place à tout ce qui pourrait être ?»*

«METTRE DES MOTS SUR LES PLAIES À VIF»

Du coup, apparaissent des rapprochements étranges : Leibniz, Pope, Rousseau, Kant, Hegel et Marx (du côté de ceux qui identifient un *«autre ordre»* que celui de l'expérience), Bayle, Voltaire, Hume, Sade et Schopenhauer (du côté de ceux qui nient que la réalité soit autre chose que l'apparence), Nietzsche et Freud (à part), Camus, Arendt, Adorno, Horkheimer et Rawls (XX siècle). *Penser le mal* date de 2002. Dans la postface à l'édition de 2010, Susan Neiman revient avec honnêteté sur certains points traités trop vite, notamment la question du terrorisme, le *«silence qui entoure Hiroshima»*, l'écologie et le tremblement de terre de Lisbonne qui ne peut plus être considéré comme paradigme d'un mal «naturel» alors que l'empreinte de l'homme et de la toute-puissance de ses technologies est visible dans le changement climatique et dans bien des catastrophes. Mais son ouvrage apparaît bien comme l'une des présentations les plus complètes du problème du mal, dans ses multiples dimensions – ce mal qui d'abord «effraie» la pensée et désoriente tout système philosophique visant à lire l'univers et la vie autrement que comme chaos ou absence de sens, mais qui, dans un second temps, lui donne son élan et peut-être la force de «syntoniser» réalité et raison.

Epais volume de philosophie, *Penser le mal* est écrit dans un langage clair et direct. Mais si l'on veut «voir et toucher» le mal, celui qui fait mal comme un coup de poing, qui glace le sang et coupe la respiration, alors on optera pour l'essai plus empathique de Frédérique Leichter-Flack : *«Le problème du mal a peut-être des solutions intellectuelles, mais il suffit d'entendre la plainte ou de fixer le regard d'un ami sidéré par la perte pour comprendre qu'aucune n'est tout à fait à la hauteur.»*

L'autrice ne se soucie pas tant de savoir si le mal (la douleur, la blessure, la détresse, la perte) a une nelle, et rend difficile, sinon impossible, de donner un sens à l'être, à l'existence, à la coexistence sociale, à l'histoire. C'est pourquoi Neiman convoque les philosophes en les classant selon la manière dont ils pensent le mal, mais également selon la nature des réponses qu'ils apportent à des questions telles que celles-ci : *«Y a-t-il un autre ordre, meilleur, que celui dans nous faisons expérience ?» – «La réalité est-elle épuisée par ce qui est, ou laisse-t-elle de la place à tout ce qui pourrait être ?»*

«METTRE DES MOTS SUR LES PLAIES À VIF»

Du coup, apparaissent des rapprochements étranges : Leibniz, Pope, Rousseau, Kant, Hegel et Marx (du côté de ceux qui identifient un *«autre ordre»* que celui de l'expérience), Bayle, Voltaire, Hume, Sade et Schopenhauer (du côté de ceux qui nient que la réalité soit autre chose que l'apparence), Nietzsche et Freud (à part), Camus, Arendt, Adorno, Horkheimer et Rawls (XX siècle). *Penser le mal* date de 2002. Dans la postface à l'édition de 2010, Susan Neiman revient avec honnêteté sur certains points traités trop vite, notamment la question du terrorisme, le *«silence qui entoure Hiroshima»*, l'écologie et le tremblement de terre de Lisbonne qui ne peut plus être considéré comme paradigme d'un mal «naturel» alors que l'empreinte de l'homme et de la toute-puissance de ses technologies est visible dans le changement climatique et dans bien des catastrophes. Mais son ouvrage apparaît bien comme l'une des présentations les plus complètes du problème du mal, dans ses multiples dimensions – ce mal qui d'abord «effraie» la pensée et désoriente tout système philosophique visant à lire l'univers et la vie autrement que comme chaos ou absence de sens, mais qui, dans un second temps, lui donne son élan et peut-être la force de «syntoniser» réalité et raison.

Epais volume de philosophie, *Penser le mal* est écrit dans un langage clair et direct. Mais si l'on veut «voir et toucher» le mal, celui qui fait mal comme un coup de poing, qui glace le sang et coupe la respiration, alors on optera pour l'essai plus empathique de Frédérique Leichter-Flack : *«Le problème du mal a peut-être des solutions intellectuelles, mais il suffit d'entendre la plainte ou de fixer le regard d'un ami sidéré par la perte pour comprendre qu'aucune n'est tout à fait à la hauteur.»*

L'autrice ne se soucie pas tant de savoir si le mal (la douleur, la blessure, la détresse, la perte) a une cause naturelle, un accident, un incendie, ou est provoqué par une action humaine. Ce qui l'intéresse, c'est l'*«épreuve de la souffrance»*, c'est de savoir «ce qu'on fait» avec ce qui nous arrive, coup du sort ou injustice – lorsqu'on n'a rien fait pour que ça nous arrive (*«pourquoi moi ?»*), lorsqu'on croit *«ne pas avoir mérité ça»*. Contre quoi se révolter, *«porter plainte contre qui ? Et auprès de quelle instance faire appel ?»*. Qu'est-ce qui peut «réparer» un viol ou le suicide d'un enfant harcelé ? Il n'est aucun remède, et Dieu lui-même, si on l'invoquait, se trouverait bien dépourvu. Restent, peut-être, les textes littéraires, à la fois médecine et poison, en ce qu'ils inventent parfois les pires scènes du mal, mais peuvent aussi aider *«à mettre des mots sur les plaies à vif»*, à *«prendre en charge»* le scandale, *«de sorte que nous puissions continuer à vivre même dans un monde où des innocents souffrent quand nous ne pouvons pas l'empêcher»*. C'est *«le nœud entre le problème du mal et l'art du récit»* que se propose de dénouer Frédérique Leichter-Flack, en commentant la Perse, *Si c'est un homme*, *le Roi Lear*, les *Frères Karamazov*, *le Livre de Job*, *Jane Eyre* et d'autres œuvres célèbres. Est-ce assez pour maintenir du sens à l'existence, *«malgré l'aléa du malheur»*, ou pour *«nous garder droits dans l'adversité, solides, pugnaces»* ? On ne saurait dire. Mais il est vrai que les larmes des personnages littéraires *«sont pour nous de vraies larmes»*. ◆

(1) Une version revue et augmentée de son précédent ouvrage, le Labonteire des cas de conscience, paraît en poche, Champs essais, 224 pp., 10 €

SUSAN NEIMAN
PENSER LE MAL. UNE AUTRE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Dutheil de la Rochère, Premier Parallèle, 480 pp., 26 € (ebook : 17,99 €).

FRÉDÉRIQUE LEICHTER-FLACK
POURQUOI LE MAL FRAPPE LES GENS BIEN ?
Flammarion, 256 pp., 21 € (ebook : 13,99 €).

Extrait de la série «Nippon», travail photographique autour du bombardement nucléaire de Nagasaki, de Shomei Tomatsu. PHOTO SHOMEI TOMATSU, INTERFACE, IKAM, MNAM